

Les papillons naissent
en étant des chenilles

Assouan Yahouédéhou

**Les papillons naissent
en étant des chenilles**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13970-8

À Youri Yahouédéhou et à Ralph Chaffa pour leur soutien.

Je m'appelle Karol et je suis un garçon. Je me sens obligé de le spécifier afin d'éviter tout amalgame car ce prénom était lourd à porter pendant mon enfance. Aux primaires, je subissais les railleries, les moqueries de mes petits camarades qui rivalisaient de méchanceté dans le seul but de m'embarrasser, pire m'humilier. Comme si eux étaient responsables du choix de leurs prénoms. Au secondaire c'était pareil. Avec le temps, J'appris à défendre mon nom en insistant sur son orthographe.

Je me plaignais de mon prénom jusqu'au jour où je rencontrai des garçons qui s'appelaient Leslie et Audrey. Je me sentis moins seul. Ma mère, m'appela ainsi en souvenir de la visite du pape Jean-Paul II dans notre pays.

Ma mère, quand je pense à elle, mon cœur se remplit de tristesse. Elle me manque toujours autant. Aujourd'hui cela fait quinze ans qu'elle me quitta, m'abandonna dans ce triste monde. Ça paraît lointain mais pour moi c'était comme si c'était hier. Il me suffisait juste de fermer les yeux et revoir son sourire. Je la revoyais dans son atelier sur sa machine à coudre. Elle était couturière. Elle était très fière de son métier qu'elle exerçait avec une joie qui la caractérisait. Quand elle cousait c'était toujours en chantonnant. Un de mes passe-temps favoris à l'époque était de l'observer à l'ouvrage. J'aimais les petits yeux qu'elle faisait afin de pouvoir faire passer le fil dans l'aiguille.

Après avoir vérifié que l'enfilage était bien fait, elle réglait sa machine. Le tissu déjà posé sur le pied presseur, elle actionnait le volant. Le mouvement d'avant en arrière de ses pieds posés sur la

pédale, balançait par moment tout son corps d'une manière rythmée. À chaque fois, j'écroulais de rire de la voir dandiner ainsi. Turbulent que j'étais, je tournais autour d'elle à épier ses moindres gestes, ouvrant tantôt le tiroir de la machine à la recherche de je ne savais quoi. Mais généralement pour en sortir une bobine et m'amuser avec.

– Arrête Karol de m'importuner. Tu m'empêches de me concentrer.

Après avoir achevé un modèle, elle l'accrochait à un cintre. Elle s'écartait de quelques pas en arrière pour admirer son œuvre. Quand elle s'absentait momentanément, j'en profitais pour m'asseoir à sa place, prêt à faire comme elle. Encore trop petit, mes pieds n'atteignaient malheureusement pas la pédale. Mais je ne m'avouais pas vaincu pour autant. Je m'acharnais sur le volant. Bon nombre de fois, l'aiguille me piquait. À son retour elle me tançait.

– Descends de là. Tu finiras par me casser l'aiguille. Je vais te frapper. Tu me connais très bien n'est-ce pas ?

C'était notre routine qui se terminait en effet, parfois par des pleurs. Pour me frapper elle se servait de son mètre ruban. Elle prenait soin d'abord de boucler tous les issues. Avant même que le mètre ruban ne me touche, je me mettais à crier tel un animal qu'on égorgeait. Je le faisais pour attirer l'attention de ma grand-mère qui ne manquait jamais de venir à mon secours.

– Pourquoi es-tu si dure avec lui ? Ce n'est encore qu'un gamin.

– Un gamin bien têtu et récalcitrant.

Ensuite, elle essayait de m'amadouer en me chantant une berceuse. Au cas où cela ne fonctionnait pas, elle réussissait toujours à m'avoir en me proposant des sucreries.

Je n'avais que sept ans quand elle mourut. Je me souvins que les derniers moments, elle était très malade et surtout très faible, souvent essoufflée. Elle passait le plus clair de son temps au lit. Depuis quelques temps c'était ma grand-mère qui nous faisait la cuisine. C'était également elle, aidée de mon oncle qui lui donnait son bain. Malgré cela, elle exhalait une odeur particulière qui ne la

quittait presque jamais. C'était comme un mélange d'ail et de beurre de karité. Ma grand-mère avait l'habitude de brûler de l'encens dans notre chambre afin de faire disparaître cette odeur qu'elle jugea fétide. Moi, j'aimais bien cette odeur, c'était l'odeur de ma mère. D'ailleurs depuis quelques années déjà, je garde un petit pot de beurre de karité sur moi. Quand je suis triste, quand je pense à elle, j'ouvre ma boîte de karité et toute de suite l'odeur me transporte des années en arrière.

Les souvenirs que j'ai de ma mère restent encore très vivaces dans mon esprit. Les derniers moments, elle insistait qu'on la mette dans la cour. Et moi je posais ma tête sur elle.

– Arrête de fatiguer ta mère, me reprochait tout le temps la femme de mon oncle.

– Il ne me dérange pas, répliquait maman.

– Va jouer avec tes cousins et laisse ta mère se reposer.

Je ne l'écoutais guère. Un après-midi, vint se poser tout près de nous un papillon. Mon premier réflexe fut de vouloir l'attraper. Ma mère me l'interdit.

– Tu sais mon fils, les papillons naissent en étant des chenilles, c'est bien la preuve que la nature nous donne toujours une seconde chance. Aujourd'hui tu es une chenille mais un jour tu seras un joli papillon. Bien plus beau que celui-ci et tout le monde t'admira. Tout le monde déteste la chenille mais paradoxalement, tout le monde s'extasie devant le papillon.

– Pourquoi maman ?

– Ne cherche pas à comprendre. C'est la vie mon fils. Peu importe si tu es renié par ton père, la risée des gens aujourd'hui. Demain, mon fils, tu devras déployer tes belles ailes à la vue de tous.

Je n'avais rien compris à l'époque mais j'étais conscient que ma mère y tenait. Pendant les quatre jours suivants, les matins au réveil, les soirs avant de s'endormir, elle me répétait cette phrase : « Les papillons naissent en étant des chenilles, c'est bien la preuve que la nature nous donne toujours une seconde chance. »

Le cinquième jour, aux alentours de treize heures, il faisait très chaud, le mercure devait s'étirer vers les trente-deux ou trente-cinq degré. Je dégustais le plat de riz que ma grand-mère venait de déposer. Subitement ma mère me demanda d'aller chercher mon oncle. Elle me saisit le bras et me répéta notre mantra.

– Karol n'oublie jamais que les papillons naissent en étant des chenilles, c'est bien la preuve que la nature nous donne toujours une seconde chance.

– Mais maman ce n'est pas encore le moment de dormir.

– Je sais mon fils. Va m'appeler ton oncle, va vite !

Je courus en criant.

– Oncle ! Oncle ! Ma mère t'appelle.

– Chut ! Ton oncle dort. Il est fatigué. Laisse-le se reposer. Le pauvre vient de rentrer, répondit sa femme.

– Mais c'est ma mère qui m'a dit de l'appeler, insistai-je.

– Qu'y-a-t-il ? Demanda ma grand-mère depuis l'atelier de ma mère où elle exposait ses tricotages.

– Ma maman a dit d'appeler mon oncle.

Tout ce remue-ménage ne manqua pas de réveiller mon oncle qui surgit de sa chambre.

– Viens ! Allons voir ta mère.

– Ablawa ! Ablawa ! Je suis là, dit-il en appelant plusieurs fois le nom de ma mère.

Les yeux de ma mère s'ouvraient à peine et aucun son ne parvenait à sortir de sa bouche.

– Sort Karol ! Dit-il.

Au même moment, sa femme arriva et me souleva de terre. Quelques minutes plus tard, mon oncle sortit à son tour de la chambre, les yeux rouges et se dirigea vers la boutique d'où j'entendis un cri de douleur, celui de ma grand-mère. Ma cousine l'aînée de mon oncle qui se trouvait aussi là-bas se mit également à crier, à pleurer. Quant à moi, je demandais à descendre mais ma

tante me serrait toujours fort. Alors je la mordis, elle me lâcha par réflexe et je courus vers notre chambre où ma mère était déjà couverte d'un pagne. À partir de là, mes souvenirs sont vagues, que de bribes, parfois des réminiscences. Mes cousins me rapportèrent plus tard que je répétais sans cesse la tête posée sur ma mère, « Les papillons naissent en étant des chenilles. Et que mon oncle et ma tante s'y étaient pris à deux pour m'arracher de la chambre ».

Ensuite vinrent les obsèques. Je remarquai que tout le monde était particulièrement gentil avec moi. On me regardait avec désolation. On me touchait la tête de dépit. J'entendais les gens dirent à mon passage : « Pauvre enfant, que va-t-il devenir ? Qui va s'en occuper ? Quel triste sort. Il n'avait que sa mère au monde. »

Je fus pris en charge très vite par ma douce grand-mère. D'abord il était question que j'aie à habiter chez ma tante, la grande sœur de ma mère.

– Absolument pas ! S'opposa ma grand-mère.

– Tu lui rendras visite aussi fréquemment que tu le voudras. Je n'habite pas si loin que ça.

Elle ne capitula pas et ma tante baissa pavillon. Toutes les nuits sur plusieurs semaines je pleurais. Elle passait la moitié de la nuit à m'apaiser. Ma santé se détériora. Je tombais fréquemment malade. Les mauvaises langues disaient que c'était ma mère qui voulait récupérer son enfant. Mon oncle et ma grand-mère ne prirent pas à la légère ces mises en garde. Ils m'amènèrent chez divers devins qui me firent des scarifications. Il y avait une bouteille en plastique contenant une tisane que ma grand-mère m'enduisait tout le corps au coucher. Sans oublier les passages chez les prescients du Christianisme céleste qui prescrivirent des prières soignant de combat et de délivrance spirituels.

Ma grand-mère exauçait tous mes désirs. Elle me choyait et me gâtait. Elle fit de moi l'enfant roi de la maison. Personne ne me touchait sous peine de recevoir ses foudres. Elle m'érigea en totem de la cour et j'en profitais. Je devins très capricieux. Celle qui s'en plaignait le plus était la femme de mon oncle.

– Ta mère éduque très mal ton neveu, répétait-elle à son mari.

– Cet enfant mérite un peu de douceur dans la vie. Laisse-la faire.

– Il va grandir en prenant de mauvais plis. Il faut lui imposer une certaine discipline dès maintenant. La vie est loin d'être facile.

Mon oncle laissait faire mais son autorité légendaire en imposait. Un seul regard de lui suffisait à me remettre sur le droit chemin. Si d'aventure par caprice je pleurais ou me plaignais, son regard posé sur moi avait le don de me stopper net, et de me faire entendre raison. C'est la personne que j'admire et respecte le plus. C'est un homme de principe. En grandissant je découvre davantage sa valeur. Mon oncle n'avait peur de rien et surtout de personne. Il disait toujours le fond de sa pensée, sa parole valait de l'or et ses décisions étaient irrévocables. Ce qui faisait de lui un homme très respecté dans sa communauté. Les gens venaient souvent prendre conseil auprès de lui. On le sollicitait souvent pour trancher des conflits. Sa femme n'aimait pas beaucoup voir toutes ces personnes qui viennent pour un oui ou un non venir importuner son mari et troubler la quiétude de son foyer.

– Reste loin des histoires d'autrui.

– Que puis-je si les gens ont besoin de moi. Je ne peux quand même pas leur être désagréable.

Il n'avait qu'un seul défaut et pas des moindres. Il était un joueur compulsif de jeux de hasard, notamment de PMU. Il eut la chance de gagner le gros lot au tiercé dans le passé qui lui permit de construire sa maison dans le quartier Houénoussou à Cotonou. À l'époque, c'était un quartier éloigné du centre-ville et surtout il abritait un centre psychiatrique qui faisait l'objet des rumeurs les plus folles. De nos jours, c'est devenu un des quartiers les plus prisés de Cotonou car situé en bordure de la mer.

Comme il avait déjà gagné une fois, impossible de lui faire entendre raison. Il était persuadé que la chance allait à nouveau lui

sourire. À cela sa femme lui répondait : « La foudre ne frappe pas deux fois au même endroit. »

Ma grand-mère eut quatre enfants, deux garçons et deux filles. Mon oncle était l'ainé, ensuite vinrent deux filles et enfin un autre garçon. Mon second oncle était parti en Europe et depuis personne n'avait de ses nouvelles. Ma grand-mère le pleurait parfois. Mon oncle et ma mère la rassuraient, le plus souvent en lui mentant. Ils lui assurèrent qu'une lointaine connaissance à eux l'aurait aperçu.

– Prends patience ! Ça coûte cher le billet d'avion c'est pourquoi il n'est pas encore arrivé. Un jour pendant que tu t'y attendras le moins, il franchira cette porte et se jettera dans tes bras, lui disait mon oncle.

– Je voudrais juste revoir mon fils une dernière fois avant de mourir, disait-elle sans grande conviction d'une voix remplie de tristesse.

Quand à mon grand-père, je n'avais pas beaucoup de contact avec lui. Il vivait dans un autre quartier avec son autre femme qui était la veuve de son frère et qu'il épousa par le lévirat. J'avais ouïe dire que c'était la raison principale pour laquelle lui et mon oncle ne s'entendaient pas. Il traîna chez nous lors des obsèques de ma mère.

Un peu plus d'un an après le décès de ma mère, mon oncle fortuitement tomba sur mon père en ville. Il l'informa que j'avais perdu ma mère et désormais élevé par ma grand-mère. L'histoire de mes parents était un peu complexe. Ma mère était une jeune-fille qui succomba aux sirènes d'un homme marié. Selon ma grand-mère, sa fille n'aurait jamais accepté les avances d'un homme marié si ce dernier ne lui avait pas menti. Tout compte fait quand ma mère apprit la nouvelle, elle était déjà enceinte. Mon père lui intima l'ordre d'avorter. Ma grand-mère bien qu'étant contre l'union de mes parents s'y opposa farouchement. Mon père ne voulut rien entendre. Il ne voulait surtout pas de cet enfant. Pour ce faire, il coupa les ponts avec ma mère jusqu'à cet après-midi où il rencontra mon oncle. Ce fut le jour-là qu'il apprit que ma mère avait eu un garçon. Avec sa femme ils ont trois filles.